

rer infailliblement, et il conviendra avec moi qu'il vaut mille fois mieux employer dès à présent sa force morale à les prévenir, que plus tard à les supporter. Car, en cédant à la mauvaise honte, il contractera de déstables habitudes qu'enfin il ne pourra vaincre ; et il arrivera de chute en chute à la triste position que j'ai signalée au commencement de cet ouvrage.

S'il lui est pénible aujourd'hui de supporter les railleries qu'une bonne conduite lui attire, lui sera-t-il facile alors de supporter les reproches de sa conscience et les marques de mépris auxquelles il se sera exposé ? Quand on le verra passer, l'on dira, et il pourra l'entendre : "C'eût été dans son temps un ouvrier accompli, s'il eût voulu l'être. Adresse, force, intelligence, il avait tout ; mais les mauvaises compagnies l'ont perdu."

Pour vous, Joseph, je le sais bien, vous aimerez mienx aujourd'hui braver mille et mille fois l'insultante ironie des débauchés et des étourdis que d'avoir à souffrir sur vos vieux jours, de la part des honnêtes gens, un seul sourire de mépris, un seul regard de pitié. Voilà la différence qu'il y a entre la mauvaise honte et la bonne.

En ne cédant qu'à la bonne, en surmontant la mauvaise, on assure son indépendance et sa dignité pour toute la suite de sa vie. Mais ne considérons que le moment présent : n'est-ce pas un grand malheur que de rougir de ce que l'on sait être bien, et de ne pas savoir faire sa volonté quand cette volonté est conforme à l'honneur et au devoir ? Le malheureux que domine cette lâche faiblesse ne connaît plus père, mère, amis, enfants, épouse ; il ne connaît au monde que les quelques camarades qui cherchent à l'entraîner, et qui, au fond de l'âme, ne se soucient pas de lui, s'en moquent peut-être. Si les honnêtes gens ne l'estiment pas, si sa famille gémit, une douzaine d'ouvriers dérangés disent de lui : "C'est un bon enfant, c'est un bon vivant." De quoi un tel titre, décerné par de tels juges, ne le consolera-t-il pas ? Cependant ces camarades mêmes, s'il voulait fermement se maintenir dans la voie du bien, finiraient par le laisser tranquille. Le temps, qui ne peut pas toujours détruire les habitudes, dissipe les illusions ; et, dans la suite, en comparant les résultats de leur conduite et de la sienne, ils diraient : "Ah ! si nous avions fait comme lui !"

Je le répète donc au jeune ouvrier qui sent la nécessité de se bien conduire et qui en a le désir ; il faut, qu'il soit ferme, qu'il n'accorde ja-

mais rien à l'entraînement, et qu'il ait le courage de sa conviction. Du courage ! ils en ont tant, ces braves jeunes gens ! Ils n'hésitent jamais à se jeter dans l'eau ou dans le feu pour sauver la vie d'un homme ; et ils ne sauraient affronter de misérables quolibets pour sauver leur bonheur et leur honneur !...

Institutions économiques corporatives en France

Les *Sociétés coopératives de consommation* peuvent s'occuper du pain, de la viande, du chauffage, de l'épicerie, du vêtement. Nous encourageons de tout notre pouvoir leur établissement, avec prudence sans doute, mais avec énergie et persévérance. On doit commencer modestement, afin que l'expérience ne s'achète pas trop chèrement ; car ce serait une témérité de croire qu'on peut éviter "les écoles". L'important est d'avoir pour gérant un homme capable ; l'honnêteté, pour être nécessaire, ne suffit pas ; il faut le coup d'œil, l'ordre, l'activité ; la prévoyance, l'économie, la forte et persévérante volonté unie à l'intelligence des affaires. Ne nous effrayons pas du nombre des qualités nécessaires, mais concluons-en que les petites affaires sont la meilleure base d'une maison solide ; on arrivera sûrement et sans danger à des affaires plus importantes par un développement progressif. Les Sociétés coopératives sont un besoin actuel des travailleurs ; elles viennent à leur heure. C'est une illusion d'espérer en arrêter la croissance, comme c'en serait une autre de croire y trouver le remède à tous les maux.

Leurs résultats sont dans la mesure où les coopérateurs se tiennent éloignés des politiques, et attachés aux idées chrétiennes, qui sont le solide fondement de la féconde solidarité.

Le but à poursuivre n'est pas surtout la vente à bon marché. L'expérience montre, au contraire, qu'en vendant au prix des cours moyens, on est plus sage, parce qu'on arrive à des bénéfices qui peuvent être mis de côté et devenir la sécurité des familles ouvrières. Ce que l'on doit chercher à obtenir, c'est tout d'abord la *pureté des produits*. Aujourd'hui tout est falsifié : le vin, la bière, le cognac, le sucre, le poivre, le beurre, etc. Cette altération frauduleuse des substances alimentaires change le plus souvent en poison les aliments les plus nécessaires. Le marchand isolé peut-il toujours réagir contre ces